

rence, pour la ramener ou pour la punir. Puis le mépris succéda à la colère, puis au mépris le désespoir.

Sa vie était désormais brisée ; il avait mis en cette union toutes ses espérances de bonheur.

Le temps qu'il avait passé près de Florence lui apparaissait comme un songe heureux, et le réveil n'en était que plus cruel.

Un instant il pensa à mourir ; mais il n'avait pas tout à fait oublié Dieu qui lui parla de son cher enfant, il se résigna à vivre.

La Providence en avait décidé autrement, et la balle d'un nègre insurgé abrégé le temps de son supplice.

Quelques jours après la réception de cette lettre impudemment terrible qui l'avait foudroyé, son détachement cantonné avec d'autres troupes sur les bords de la Grande-Rivière, fut attaqué par les milices noires de Toussaint, trois fois supérieures en nombre.

Le capitaine, suivant son habitude, combattit vaillamment ; mais, au moment où il s'élançait pour culbuter les nègres à demi-vaincus, il fut frappé d'un coup de feu à la hauteur du sein, et tomba dans les bras de son fidèle serviteur, Neptune.

Sa dernière pensée fut pour son fils, pauvre orphelin, que sa mort laissait sans appui en ce monde, et il le recommanda au Dieu qu'il avait trop longtemps négligé, sans le renier jamais.

Quant à la citoyenne Florence-Angèle Lefebvre des Vallées, ce fut ainsi qu'elle arrangea son nom, après avoir écrit de sa gentille écriture la lettre philosophique que nous avons mise sous les yeux du lecteur, elle rassembla ses diamants, se munit d'une forte somme, et gagna une des Antilles anglaises, d'où elle partit pour Londres.

Ce fut là qu'elle apprit, par un journal français, la fin du capitaine. La mort semblait prendre soin de la débarrasser. A dix-huit ans, elle avait déjà usé deux maris. Aussi donna-t-elle au journal un gracieux sourire.

Elle était libre, bien libre désormais, même en dehors de la philosophie, et son fils Alfred aurait un nom de vaillant soldat que nul ne pourrait lui disputer. N'était-elle pas la veuve du capitaine Lefebvre aussi bien que celle de Gillie Brown ? Nous savons qu'en fait de morale, elle n'admettait point de gêne.

Quelque temps après, elle reçut une autre nouvelle, mais celle-ci était beaucoup moins agréable : Nous voulons parler du triomphe définitif des noirs à Saint-Domingue et de l'expulsion des Français.

Florence-Angèle se trouva tout à coup ruinée de fond en comble.

Mais elle était habile à toutes intrigues et continua de mener grand train à l'aide du reste de ses ressources, cela dura longtemps : Londres n'est cruel que pour les infortunes honnêtes.

Puis, quand elle fut lasse de cette vie brillante, mais qui lui semblait trop précaire, car elle prenait de l'expérience, elle daigna donner sa main à un jeune lord, qui s'estima le plus heureux et le plus glorieux des mortels.

Ce cas n'est pas rare à Londres. Du boudoir d'une aventurière à la petite boîte protestante, incluse dans l'immense et catholique nef de Westminster, où les pairs d'Angleterre célèbrent leurs noces, il n'y a souvent qu'un saut de puce.

Pendant cela, le fils de Gillie Brown, le jeune M. Alfred des Vallées devenait un long et mince garçon, qui représentait assez bien, aux côtés de sa mère, sur les moelleux coussins de l'équipage de milord.

Il ne savait rien, mais il ne voulait rien apprendre, ce qui permettait de conjecturer qu'il ferait quelque jour un estimable dandy.

Le mulâtre Jonquille aussi avait suivi Florence-Angèle. Doublement libre par son affranchissement et sa présence en Angleterre, il eut un jour une déplorable idée qui le fit esclave de nouveau. Nous savons l'histoire.

Par compensation, il put se pavaner sous son nouveau nom de Juan de Carral et faire croire à tous qu'il était Andaloux et aussi pur hidalgo que sa majesté le roi d'Espagne.

Ainsi se passèrent pour Florence-Angèle et son entourage les dernières années du XVIII^e siècle. Son mari, (c'était le troisième), Lord John Cox de Coxton-Hall, baron Cox, propriétaire d'un bon quart du comté de Norfolk, ne voyait que par ses yeux. Elle fut pendant une saison à la tête de la haute-vie britannique, et ses bals faisaient honte à ceux d'Almack.

Lord John Cox eût donné ses vingt et quelques châteaux pour un de ses souliers, il avait pour elle une si vive affection, ce digne seigneur, qu'il ne l'avait plus guère que trois bouteilles de porto-wine à son dîner.

Ce jeune extraordinaire, ou peut-être la fatale chance que la belle créole semblait porter dans ses ménages, fut cause que Sa Seigneurie lord John Cox, baron Cox se fana comme une fleur et mourut au printemps de la vie.

On l'enterra sur ses terres, et ses nobles amis qui appréciaient fort ses aimables qualités, burent plusieurs gallons de sherry au repas de ses funérailles.

Florence-Angèle resta lone veuve pour la troisième fois.

Nous ne voulons pas affirmer qu'elle regretta vivement son mari, mais elle donna des larmes sincères à ses magnifiques domaines qui étaient substitués et passèrent, avec la pairie, à un nouveau lord Cox, baron Cox, cousin de l'ancien au vingt-quatrième degré.

Florence maudit du fond du cœur la brutalité de la législation anglaise et fit serment de ne jamais se remarier,—avec un membre de cette discourtoise nation.

Elle tint parole. On était alors en 1806. Florence avait passé la trentaine, mais c'était toujours la même enchanteresse : on eût dit que le temps lui-même épris de sa beauté, l'avait voulu respecter. Une multitude de prétendants se pressait autour d'elle, sollicitant sa main, et faisant mille extravagances pour attirer son attention.

Florence demeurait inébranlable. Elle avait son projet. Depuis quelques mois, un émigré français qui, jusqu'alors, avait servi Louis XVIII à Mittau et en Russie, était venu s'établir à Londres. Ce gentilhomme, malgré les pertes considérables que la révolution lui avait fait subir, possédait encore une fort belle fortune pour un Français.

Pour un lord, c'eût été une bagatelle : il n'avait guère que cinquante mille francs à dépenser par mois.

Il se nommait M. le marquis de Rumbrye, était veuf, et avait une fille âgée de six à sept ans. Le jeune M. Alfred Lefebvre des Vallées était en train d'accomplir sa quatorzième année. Florence pensa que Mlle de Rumbrye serait pour lui, dans l'avenir, un parti très-sortable.

Pour ménager cette union, elle compta sur son adresse supérieure, sur l'influence qu'elle saurait acquérir sur le marquis, sur les qualités séduisantes du jeune M. Alfred Lefebvre des Vallées, etc., etc.

Parmi ces espoirs divers, il y en avait de fort raisonnables. Ainsi M. de Rumbrye, qui se montrait grand admirateur de la créole, devait, suivant toute apparence,